

## Les trahisons des socialistes depuis leur origine

mardi 8 décembre 2020 (Date de rédaction antérieure : 9 novembre 2010).



photo prise lors des manifs contre la Loi « Travaille ! » en mai 2016

10 mai 2005

### **Les trahisons des socialistes depuis leur origine**

**Si vous connaissez des personnes qui vont voter Oui au référendum sur la constitution de l'Europe à cause de l'appel des "socialistes", faites-leur lire ce texte, ou racontez-le leur à votre façon.**

Quelqu'un s'est étonné : « Que l'UMP pratique sa politique de classe en prétendant réduire la "fracture sociale", cela est normal : n'est-elle pas l'Union des menteurs putrides ? Mais le PS, qui se prétend l'allié des classes laborieuses, n'avait jamais manifesté un tel niveau d'hypocrisie, d'abandon et de trahison depuis sa fondation. »

*Hé bien, Si ! les socialistes ont fait encore bien pire en 1914 !* quand, dans tous les pays concernés, ils ont voté les crédits de guerre alors qu'ils avaient promis qu'ils feraient tout pour qu'il n'y ait pas la guerre. C'est pour ça qu'il y a eu scission entre Communistes (troisième internationale) et Socialistes (deuxième internationale). En France, cette scission a eu lieu au congrès de Tours en 1920.

En plus, les socialistes ont saboté la grève internationale qui était prévue pour empêcher la guerre de 14-18.

**Si les socialistes n'avaient pas commis ces trahisons, il n'y aurait pas eu la guerre de 14-18 !**

Après la défaite de l'Allemagne en 1918, la dynastie impériale des Hohenzollern a été démissionnée et remplacée par une République entre les mains des socialistes, la République de Weimar. Les socialistes, une fois au pouvoir en Allemagne, en profitèrent pour assassiner Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg qui, pendant la guerre, appelaient les soldats à désertre et à organiser des alliances antiguerre entre soldats allemands et soldats français ; et, après guerre, Karl Liebknecht et

Rosa Luxembourg faisaient tout pour faire une vraie révolution et commençaient à y parvenir... d'où leur assassinat !

Plus tard, les socialistes ont voté pour Munich en 1938, et ensuite ils ont voté les pleins pouvoirs à Pétain !

Ce n'est pas parce que Léon Blum est élu en 1936 que le prolétariat obtient les congés payés, mais parce qu'il fait sa puissante grève *malgré* l'élection du Front populaire !

Ce sont les socialistes (Jules Moch) qui fondèrent le corps des CRS.

En 1947, les socialistes ont fait tirer à l'arme à feu contre les ouvriers grévistes !

Ensuite, ce sont les socialistes qui, les premiers, osèrent commettre des privatisations avec Mitterrand. Jospin n'a fait que suivre son maître à "penser" !

Cela n'a par conséquent rien d'étonnant que le Parti Socialiste trahisse une fois de plus en appelant à voter Oui à ce Référendum destiné à plébisciter un coup d'État capitaliste au niveau de l'Europe toute entière !

Les personnes qui se sentent à gauche (c'est-à-dire dans le camp des exploités, dans le camp des pauvres, dans le camp des faibles, bref, dans le camp des opprimés) n'ont donc pas à tenir compte de l'avis des traîtres socialistes lors de ce référendum-plébiscite !

Si vous connaissez des personnes qui vont voter Oui *à cause* de l'appel des "socialistes", faites-leur lire ce texte, ou racontez-le leur à votre façon.

**Il est important et urgent de faire circuler ce texte !**

A+  
do

---

### **RÉPONSE : trahison pour trahison**

Que dire alors des partisans de la rupture qui préférèrent fermer les yeux sur le pacte germano-soviétique de 1939 plutôt que de renoncer à leur aveuglement idéologique de lècheurs des bottes du petit père des peuples ?

Si Hitler n'avait pas rompu ce pacte, il aurait fallu attendre longtemps avant de voir un communiste rentrer en résistance.

*Signé : vive la sociale démocratie*

---

### **RÉPONSE : Le pacte germano-soviétique, on s'en fout !**

Le pacte germano-soviétique n'a rien à voir avec le sujet qui est : « la raison du Oui "socialiste" à la Constitution capitaliste. » Donc, le pacte, on s'en fout !

Néanmoins, il y a des mensonges qu'il faut bien contrer, même quand, comme moi, on est anti-stalinien.

En effet, il y eut un pacte germano-soviétique signé en 1939 par Ribbentrop et Molotov (celui qui inventa les cocktails Molotov pour détruire les chars allemands à Leningrad).

Le pacte germano-soviétique fut signé par les Russes pour retarder l'invasion allemande de la Russie. Invasion prévue par les accords de Munich signés en 1938 par Hitler d'un côté et la France et l'Angleterre de l'autre ! (Ces accords livraient la puissante armée tchécoslovaque à Hitler). Les socialistes ont ratifié ce pacte de Munich !

Rappelons que "Mieux vaut Hitler que le communisme" était LE slogan des capitalistes de cette époque !

***Signé : À bas la propagande des pseudos-"socialistes". Ce sont des traîtres, comme cela a si bien été démontré. Leur parole ne vaut rien : NON à la constitution capitaliste !***

---

**AUTRE RÉPONSE :** Je vais détruire le mensonge suivant commis par "vive la sociale démocratie" : « Si Hitler n'avait pas rompu ce pacte, il aurait fallu attendre longtemps avant de voir un communiste rentrer en résistance. »\_

Charles Tillon, chef des FTP [Francs Tireurs et Partisans, résistance communiste] entre en résistance immédiatement, et son appel à résister à l'envahisseur allemand est publié un jour avant celui de de Gaulle !

Il faut même croire que l'appel de de Gaulle avait surtout pour but de faire oublier l'appel de Tillon. Cela explique que de Gaulle ait lancé son appel juste après celui de Tillon !

De surcroît, la résistance communiste fut réelle contrairement à celle de de Gaulle *qui était à Londres* et qui a tout fait pour empêcher les résistants de prendre les armes !

***Signé : Ceux qui tenaient les fusils, dans la résistance, c'étaient les FTP !***

---

**AUTRE RÉPONSE :** Les socialistes

Les socialistes, c'est Dien Bien Phu, la campagne de Suez, et la guerre d'Algérie.

Ce n'est pas la collaboration de classe, c'est la servilité de classe.

***Signé : Les socialistes sont les mercenaires du capitalisme !***

---

**RÉPONSE de la part d'un "socialiste" :**

VLR mai68... un nom qui laisse rêveur...

Justement, j'ai eu l'occasion d'échanger avec Gérard Filoche, co-fondateur de la LCR avec Krivine, et un des animateurs de ce mouvement...

Voilà en quelques mots l'analyse de l'échec de ce qui aurait dû être une révolution. Mai 68 a été un mouvement insurrectionnel, social et syndical. Vaste et important, on aurait pu imaginer un changement de société bien plus important que celui qui s'est effectivement réalisé. Pourquoi ? la

réponse de G Filoche est simple : il n'y a pas eu de traduction politique de ce mouvement social. La révolution française s'est réalisée dans le cadre des institutions existantes (la constituante), en 68 le refus de coopération entre mouvement social et mouvement politique a tué la dimension révolutionnaire de cette insurrection.

Aujourd'hui Filoche est au PS... et je ne crois pas qu'il soit possible de le taxer de collaborateur bourgeois.

Alors, la question n'est pas de savoir si l'anathème que tu jettes sur le PS est fondé, la question est d'arriver à construire une issue à ce mouvement social que porte aujourd'hui le "NON" au TCE. Car aujourd'hui au PS, nous sommes un certain nombre à être foncièrement anti-libéral, et nul ne peut s'en revendiquer plus que les autres. La question, résumée par Léon Blum autour de la conquête du pouvoir et de l'exercice du pouvoir, est de savoir ce qui est réellement révolutionnaire aujourd'hui, pour sortir de la mythologie et des stéréotypes révolutionnaires.

Petite remarque enfin : ton approche de la guerre de 14-18 est à revoir, et je te soupçonnerais de tenter une démarche révisionniste à l'instar des idéologies totalitaires.

En effet, Jean Jaurès était membre du PS (La SFIO à l'époque), et a défendu la paix en parlant et défendant (avec Rosa Luxemburg) l'idée d'une grève internationale des travailleurs, il a été assassiné au "croissant doré" en juillet 14 sous les applaudissements de la droite de l'époque qui l'avait condamné à mort.

Enfin, la question de la rupture du congrès de Tours en 1920 repose essentiellement sur l'adhésion ou non de la SFIO (section française de l'internationale ouvrière) à la troisième internationale. La conséquence de cette adhésion est essentiellement un fonctionnement interne du parti sur le mode du centralisme "démocratique" et le culte de la clandestinité. Léon Blum a décidé de garder "la vieille maison" et la scission a été consommée.

Pour finir, je peux comprendre l'approche libertaire des choses, pas l'intolérance, ni la mauvaise foi. Je ne manquerais pas de te citer Jaurès : "il faut comprendre le réel, et aller à l'idéal".

Voilà pourquoi le socialisme est une idée forte, parce qu'elle est toujours obligée de s'inscrire dans son temps, mais pour aller toujours vers le même but : une société où les classes ne feront qu'une, unie dans la liberté d'agir...

---

### **RÉPONSE de do sur le Parti "Socialiste" et sur la Ligue "communiste" :**

Bonjour à toutes et à tous,

Si vous souhaitez savoir la réelle cause de "l'échec" de mai 68, vous pouvez lire le meilleur livre sur le sujet qui ait jamais été écrit :

Auteur : René Vienet

Titre : « Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations »

Édition : Gallimard

En voici un extrait pour vous donner l'envie de le lire tout entier. Il faut, à mon avis, à tout prix vous procurer ce livre facile à lire. Ne serait-ce que pour les nombreuses photos.

Lien vers un extrait de ce livre qui montre bien dans quel camp sont les partis et les syndicats qui aujourd'hui encore voudraient nous récupérer

[>>> *article en copie à la suite*]

Ce commentaire auquel je réponds m'a parlé de la Ligue "Communiste" ; alors, sachez qu'en 1973, quand j'ai demandé à des amis qui me proposaient d'entrer à la Ligue s'ils avaient des armes pour faire la révolution, des camps d'entraînements et tout ça... S'ils m'avaient répondu OUI, alors, comme énormément de personnes de cette époque très révolutionnaire, je serais entré immédiatement à la Ligue sans même me poser de questions sur leurs idées. Du moment qu'ils voulaient *effectivement* faire une révolution qui ressemblait un peu à la mienne, c'était bon.

AhAh ! Mais que répondaient-ils donc, à la ligue, quand on leur posait cette question ? car (je le précise pour les jeunes), des idées *vraiment* révolutionnaires qui, ces dernières malheureuses années étaient partagées, jusqu'à il y a peu, seulement par un extrêmement petit nombre de personnes, ces idées vraiment révolutionnaires étaient à l'époque tellement courantes qu'un journal d'étudiants en grève, qui occupaient l'imprimerie de leur fac, était bien plus révolutionnaire que n'importe quel journal révolutionnaire d'aujourd'hui. Je parle de ce que j'ai vu, de ce à quoi j'ai participé. Je ne parle pas dans le vide ! je parle de ce qui a donné un sens à ma vie, de ce que j'ai aimé, des gens qui m'ont aimé et que j'ai aimé en retour.

Mais que répondaient-ils donc, à la Ligue, quand on leur posait la question des armes ? Et Krivine y répondait dans chacun de ses meetings, bien entendu, puisque c'était la question qui intéressait le plus de monde !

Ils répondaient :

« NOUS SOMMES ARMÉS DU DÉSIR D'ARMER LE PROLÉTARIAT DU DÉSIR DE S'ARMER »

!!!!

À l'époque où tout le monde rêvait de Che Guevara, c'était la seule chose qu'ils avaient à dire !

Et, environ 20 ans plus tard, j'ai pu mesurer dans la bouche même de Krivine à quel point les chefs de la Ligue étaient sincères en répondant cela. Car, dans les années 90, il fallait, plutôt que son sentiment révolutionnaire, montrer son sens des responsabilités dans des meetings qui avaient cessé de se faire dans de grandes salles et qui avaient plutôt l'air de réunions privées ; Krivine, je l'ai entendu, tout comme les trente autres personnes qui étaient là et qui n'ont pas bronché (comme quoi, parfois, la mémoire laisse à désirer), il a montré sa bravoure et surtout son sens des responsabilités :

Il nous a raconté comment à Paris, pendant mai 68, il avait empêché (avec le SO de la Ligue) des prolétaires de piller une armurerie !

Ha ! ha ! "Nous sommes armés du désir d'armer le prolétariat du désir de s'armer" !

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que pendant toutes ces années héroïques qui suivirent mai 68, cette chanson fut souvent reprise par l'ensemble des manifestants :

« **Quand les casqués sont arrivés, le SO d'la Ligue y s'est barré, Ha ! ha ! la Ligue a tord ! Ha ! ha ! la Ligue a tord ! Ha ! ha ! la Ligue a tord ! Ha ! ha ! la Ligue a tord !** »

Néanmoins, ce n'est pas la question de l'armement du prolétariat qui m'a empêché d'entrer à la Ligue (ça n'a fait que me dire de prendre mon temps avant de faire une connerie, et j'ai bien fait !). Je ne vais pas tout raconter. Trop long ! Entre le fait qu'au début j'estimais ne pas connaître suffisamment la

théorie pour mériter d'entrer à la Ligue et qu'ensuite je trouvais la Ligue vraiment pas assez au point (en particulier sur Kronstadt et Makhno) pour que j'aie perdu mon temps là-dedans !

**Ce qui a fait que je suis pas entré à la Ligue**, c'est qu'un jour, j'ai demandé à l'un de mes amis de la Ligue s'il voulait m'aider à faire une intervention en amphithéâtre pour mettre les étudiants en grève. Il m'a dit : « Je peux pas, j'ai une réunion de cellule » ! Incroyable mais vrai ! En plein 1973 ! C'est fou quand on y pense !

**J'ai alors compris qu'un militant, s'il avait à choisir entre le mouvement et son organisation, choisissait son organisation et sacrifiait le mouvement. C'est comme ça que je n'ai jamais appartenu à rien et qu'ainsi je suis resté un individu libre :**

[ [article à la suite : « l'individu et l'amour »](#) ]

Après vous avoir raconté cette infime partie de ma vie de révolutionnaire, vous comprendrez que j'ai bien rigolé en lisant la phrase : « Aujourd'hui Filoche est au PS... et je ne crois pas qu'il soit possible de le taxer de collaborateur bourgeois. »

L'auteur du commentaire dont je parle ici me dit aussi : « la question n'est pas de savoir si l'anathème que tu jettes sur le PS est fondé » ; alors que, pourtant, Karl Marx disait avec son imparable lucidité :

**Ceux qui ne comprennent pas leur passé se condamnent à le revivre !**

La personne qui croit ainsi me répondre parle aussi de Léon Blum qui, en 1936, dans le but de se faire élire, fit principalement la promesse électorale suivante :

**« Et nous armerons le prolétariat ! »**

Pourquoi ne l'a-t-il donc pas tenu sa promesse ?

Et pour quelle raison Léon Blum a-t-il empêché autant qu'il l'a pu les Français de rejoindre les Républicains espagnols, qui se battaient contre Franco et Hitler, en fermant la frontière Franco-espagnole ?

« En effet, Jean Jaurès était membre du PS (La SFIO à l'époque), et a défendu la paix en parlant et défendant (avec Rosa Luxemburg) l'idée d'une grève internationale des travailleurs, il a été assassiné » me dit mon contradicteur !

Mais, outre le fait que, vu la trahison des élus socialistes (ils ont voté les crédits de guerre !), Jaurès serait parti vers la Troisième internationale, celle dite "communiste", il faut bien remarquer que Jaurès, dont les pseudos-"socialistes" d'aujourd'hui nous parlent tant, Jaurès devait beaucoup déranger les socialistes de son époque, avec ses grandes envolées contre la guerre ("On se bat pour la patrie, on meurt pour le capital !" hurlait-il !), car les socialistes de l'époque voulaient voter les crédits de guerre et saboter la grève internationale contre la guerre. Choses qu'ils ont pu faire après la mort de Jaurès.

Et, si Brel demande pourquoi "on" a tué Jaurès, vu l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg par les "socialistes", c'est une autre question que je pose :

**QUI a tué Jaurès ?**

Merci pour votre attention,  
Meilleures salutations,  
do

\*\*\*\*\*

# VIVE LA RÉVOLUTION

## Mai 68 - La grève générale sauvage (René vienet)

samedi 28 mai 2016 (Date de rédaction antérieure : 30 juillet 2010).

13 juin 2003

**Note de do :** voici un chapitre du meilleur livre sur mai 68, intitulé : « Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations » chez Gallimard. On y voit le rôle des syndicats dans les grèves. C'est un livre à lire et à méditer par toutes celles et ceux qui veulent un autre monde.

### LA GRÈVE GÉNÉRALE SAUVAGE

*En France, il suffit qu'on soit quelque chose  
pour vouloir être tout.*

Marx

Contribution à la critique  
de la philosophie du droit de Hegel

Pendant la journée du 17 mai, la grève s'étendit à presque toute l'industrie métallurgique et chimique. Après ceux de Renault, les ouvriers de Berliet, Rhodiaceta, Rhône-Poulenc et S.N.E.C.M.A. décidèrent d'occuper les usines. Plusieurs gares étaient aux mains des cheminots, et peu de trains restaient encore en circulation. Les postiers occupaient déjà les centres de tri. Le 18, la grève gagna Air-France et la R.A.T.P. Partie de quelques occupations exemplaires en province, la grève s'était étendue à la région parisienne, pour toucher l'ensemble du pays. Dès ce moment, même les syndicats ne pouvaient plus douter que cette réaction en chaîne de grèves sauvages aboutirait à la grève générale.

Déclenché spontanément, le mouvement des occupations s'était d'emblée affirmé contre toutes les consignes et tout contrôle des syndicats. « À la Direction de la Régie, constatait Le Monde du 18 mai, on souligne le caractère sauvage du déclenchement du mouvement après la grève du 13 mai, qui avait été modérément suivie en province. On estime également paradoxal que le foyer de contestation se situe dans une entreprise où, précisément, il n'y avait sur le plan social que des conflits de routine, relativement mineurs ».

L'ampleur de la grève contraignit les syndicats à une contre-offensive rapide qui allait montrer, avec une évidence particulièrement brutale, leur fonction naturelle de gardiens de l'ordre capitaliste dans les usines. La stratégie syndicale poursuivait son but principal : détruire la grève. Pour ce faire, les syndicats, qui avaient une longue tradition de briseurs de grèves sauvages, s'employèrent à réduire ce vaste mouvement de grève générale à une série de grèves d'entreprise juxtaposées. La C.G.T. prit la tête de cette contre-offensive. Dès le 17 mai, son Conseil confédéral se réunissait et déclarait : « L'action engagée à l'initiative de la C.G.T. et avec d'autres organisations syndicales [Note des auteurs du livre : L'effarant mensonge est souligné par nos soins] crée une situation nouvelle et revêt une importance exceptionnelle. » La grève était ainsi acceptée, mais pour refuser tout mot d'ordre de grève générale. Cependant, partout les ouvriers votèrent la grève illimitée avec occupation. Pour devenir les maîtres d'un mouvement qui les menaçait directement, les organisations bureaucratiques [Note de do : les syndicats] devaient d'abord mettre un frein aux initiatives des travailleurs, et faire face à l'autonomie naissante du prolétariat. Elles s'emparèrent donc des Comités de grève, qui devinrent aussitôt un véritable pouvoir policier chargé d'isoler les ouvriers dans les usines, et de formuler en leur nom ses propres revendications.

Tandis qu'à la porte de presque toutes les usines, les piquets de grève, toujours aux ordres des syndicats, empêchaient les ouvriers de parler pour eux-mêmes, de parler aux autres et d'entendre parler les courants les plus radicaux qui se manifestaient alors, les directions syndicales se chargeaient

de réduire l'ensemble du mouvement à un programme de revendications strictement professionnelles. Le spectacle de la contestation bureaucratique atteignit sa phase parodique, quand on vit la C.F.D.T., fraîchement déchristianisée, s'en prendre à la C.G.T., accusée — à juste titre — de s'en tenir aux « revendications alimentaires », proclamer : « Au-delà des revendications matérielles, c'est le problème de la gestion et de la direction de l'entreprise qui est posé. » Cette surenchère électorale d'un syndicat à vocation moderniste alla jusqu'à proposer « l'autogestion », comme forme du « pouvoir ouvrier dans l'entreprise ». On put voir alors les deux falsificateurs-en-chef se lancer à la tête la vérité de leur propre mensonge : le stalinien Seguy [Note de do : Seguy était le chef de la CGT] en qualifiant l'autogestion de « formule creuse », le curé Descamps [Note de do : Descamp était le chef de la CFDT] en la vidant de son contenu réel. En fait, cette querelle des anciens et des modernes à propos des meilleures formes de défense du capitalisme bureaucratisé, préluait à leur accord fondamental sur la nécessité de négocier avec l'État et le patronat.

Lundi 20 mai, à quelques secteurs près, qui n'allaient pas tarder à rejoindre le mouvement, la grève avec occupation était générale. On comptait 6 millions de grévistes ; il allait y en avoir plus de 10 dans les jours suivants. La C.G.T. et le P.C., débordés de toutes parts, dénonçaient toute idée de « grève insurrectionnelle », tout en faisant mine de durcir leurs positions revendicatives. Seguy déclarait que ses « dossiers étaient prêts pour une éventuelle négociation ». Pour les syndicats, toute la force révolutionnaire du prolétariat ne devait servir qu'à les rendre présentables aux yeux d'un gouvernement presque inexistant, et d'un patronat effectivement dépossédé.

La même comédie se jouait au niveau politique. Le 22 mai, la motion de censure fut repoussée dans l'indifférence générale. Il y avait plus de choses dans les usines et dans les rues que dans toutes les assemblées de Parlement et de partis réunies. La C.G.T. appela à une « journée de revendication » pour le vendredi 24. Mais, entre-temps, l'interdiction de séjour signifiée à Cohn-Bendit allait relancer la lutte dans la rue. Une manifestation de protestation fut improvisée le jour même pour préparer celle du lendemain, vendredi. La parade des cégétistes, commencée à 14 heures, se clôtura dans le calme par un discours particulièrement sénile de de Gaulle.

Cependant à la même heure, des milliers de manifestants avaient résolu, encore une fois, de défier simultanément la police et le service d'ordre étudiant. La participation massive des ouvriers à cette manifestation condamnée par le P.C. et la C.G.T. montrait, négativement, à quel point ceux-ci pouvaient seulement offrir le spectacle d'une force qui ne leur appartenait plus. De même le « leader du 22 mars » [Note de do : il s'agit de Cohn-Bendit] réussissait, par son absence forcée, à susciter une agitation qu'il aurait été incapable de modérer.

Quelque trente mille manifestants s'étaient rassemblés entre la gare de Lyon et la Bastille. Ils entreprirent de marcher sur l'Hôtel de Ville. Mais évidemment la police avait déjà bouclé toutes les issues ; la première barricade fut donc aussitôt dressée. Elle donna le signal d'une série d'affrontements qui se prolongèrent jusqu'à l'aube. Une partie des manifestants avait réussi à atteindre et à saccager la Bourse. L'incendie, qui aurait répondu aux vœux de plusieurs générations de révolutionnaires, ne détruisit que très superficiellement ce « temple du Capital ». Plusieurs groupes s'étaient répandus dans les quartiers de la Bourse, des Halles, et de la Bastille jusqu'à la Nation ; d'autres avaient gagné la rive gauche et tinrent le Quartier Latin et Saint-Germain-des-Prés, avant de refluer vers Denfert-Rochereau. La violence atteignit son point culminant (\*). Elle avait cessé d'être le monopole des « étudiants », elle était le privilège du prolétariat. Deux commissariats furent mis à sac dans l'enthousiasme : ceux de l'Odéon et de la rue Beaubourg. Sous le nez des policiers impuissants, deux cars et une voiture de police furent brûlés à coups de cocktails Molotov, devant le commissariat du Panthéon.

Dans le même moment, plusieurs milliers d'émeutiers lyonnais combattaient la police, écrasaient un commissaire en lâchant sur lui un camion chargé de pierres, et allaient plus loin que leurs camarades de Paris en organisant le pillage d'un grand magasin. On se battit à Bordeaux, où la police choisit la trêve, à Nantes, et même à Strasbourg.

Ainsi donc les ouvriers étaient entrés en lutte, non seulement contre leurs syndicats, mais encore en sympathisant avec un mouvement d'étudiants, et mieux, de voyous, de vandales défendant des slogans absolument scandaleux, qui allèrent de « Je jouis dans les pavés » jusqu'à « Ne travaillez jamais ». Aucun des ouvriers qui vinrent trouver les révolutionnaires hors des usines, pour chercher avec eux une base d'accord, ne formula de réserve sur cet aspect extrême du mouvement. Au contraire, les travailleurs n'hésitèrent pas à construire les barricades, à brûler les voitures, à piller les commissariats et à faire du boulevard Saint-Michel un vaste jardin, coude à coude avec ceux que, dès le lendemain, Fouchet [Note de do : il s'agit du ministre de l'intérieur, le grand chef des flics] et le Parti dit Communiste appelaient la « pègre ».

Le 25, le gouvernement et les organisations bureaucratiques répondirent conjointement à ce prélude insurrectionnel qui les avait fait trembler. Leurs réponses furent complémentaires : tous deux souhaitaient l'interdiction des manifestations et la négociation immédiate ; chacun prit la décision souhaitée par l'autre.

\* On avoua un mort parmi les manifestants. La malheureuse victime fit beaucoup d'usage : on déclara qu'elle était tombée d'un toit ; puis qu'elle avait été poignardée en s'opposant à la pègre qui manifestait ; enfin le rapport du médecin légiste divulgué plusieurs semaines après concluait à une mort provoquée par un éclat de grenade.

\*\*\*\*\*

## VIVE LA RÉVOLUTION

# L'individu et l'amour

jeudi 2 avril 2015, par [do](#) (Date de rédaction antérieure : 19 mars 2010).

### **L'histoire de l'amour et celle de l'individu sont intimement liées**

Dans " Romeo et Juliette ", Shakespeare exprime l'amour impossible, l'amour assassiné par la haine qu'éprouvent l'une pour l'autre les deux familles auxquelles appartiennent les amoureux, mais il exprime aussi l'amour vainqueur : plutôt mourir que renoncer. Dans le " Discours de la méthode ", Descartes prend conscience de son individualité : " Je pense donc je suis ".

Shakespeare (1564-1616), dans " Romeo et Juliette ", exprime les " débuts " forts difficiles de l'amour. Descartes (1596-1650) voit, avec son " Je pense donc je suis ", le moment où la personne humaine devient individu.

Le mot " individu " est censé désigner une unité indivisible. L'individu n'a pas toujours été la personne humaine. A certaines époques l'individu était le clan, à d'autres, c'était la famille. Hitler voulait que l'individu soit " Le peuple Allemand ". Ce n'est que tout récemment (fin du XVI<sup>e</sup>) que la personne humaine a commencé à devenir individu. Et ce mouvement n'est pas encore terminé.

L'amour est plus fort que tout puisque les individus qui s'aiment se sont choisis librement. L'amour concerne les individus. L'amour entre personnes n'a pas toujours existé, puisque les personnes n'ont pas toujours été des individus.

Tant que l'individu n'est pas encore la personne, tant qu'il est encore la famille ou le clan, une dispute peut durer plusieurs siècles, et dure effectivement jusqu'à la réconciliation des deux clans ou jusqu'à la disparition de l'un d'entre eux. Tant que rien ne vient dissoudre l'individu-clan, tant que l'histoire n'a pas commencé à individualiser la personne, il est inenvisageable, aussi bien du point de vue de la personne (qui se sent soudée au clan) que de celui du clan, il est inenvisageable qu'un membre de l'un

des deux clans ennemis tombe amoureux, ou tout simplement devienne ami, d'un membre de l'autre clan. Je veux dire qu'aucune des personnes appartenant à l'un de ces deux clans ne pourrait avoir une telle idée ou un tel sentiment.

Progressivement, la personne se détache du groupe et devient elle-même individu à la place du groupe. Mais ça ne plait pas au groupe, et il se défend. C'est l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre qui pousse Romeo et Juliette à s'individualiser, à ne pas tenir compte des interdictions familiales, à se séparer des groupes qui, dorénavant, cherchent à les emprisonner. C'est l'amour qui les pousse à l'individualisation.

Deux choses sont à noter : 1°) Aujourd'hui, la personne n'a pas encore totalement conquis son individualité.

2°) Malgré cela, dans le langage courant, le mot " individu " s'emploie comme synonyme du mot " personne ". Cela signifie que la Culture actuelle admet que la personne a potentiellement gagné son individualité. Mais ne nous réjouissons pas trop tôt, et, après avoir constaté que la plupart des gens utilisent presque toujours le mot " personne " plutôt que le mot " individu ", qui a visiblement trop de sens pour eux (même s'ils ne savent pas lequel), nous serons bien obligé d'admettre qu'il y a encore du chemin à parcourir.

Pour qu'un individu soit un individu vrai, il doit être intégré à une communauté vraie. Pour qu'une communauté soit une communauté vraie, elle doit être composée d'individus vrais. Dans son concept même, l'individu est libre. C'est ce qui le différencie de la personne, du moins quand celle-ci est soudée (je n'ai pas écrit " intégrée ") au groupe, car alors, elle n'est pas plus libre que la main ou le cœur.

Toute la différence entre le communisme et le communisme primitif est là : dans un cas la personne est un individu qui s'intègre librement, dans l'autre elle est tellement soudée à la communauté qu'elle n'a même pas vraiment conscience d'exister. Mais le point commun entre ces deux moments de l'histoire humaine, dont l'un arrivera peut-être et l'autre a presque totalement disparu de la planète, c'est la solidarité. Dans le communisme, la solidarité est forte, consciente, réfléchie, et librement voulue ; dans le communisme primitif, elle est totale, mais, inconsciente d'elle-même, elle est comme naturelle, comme si les membres de la communauté étaient les organes d'un même corps qui, lui, est un individu.

Et nous, nous vivons entre ces deux âges d'or : très loin du premier et pas loin du second, pile au moment où les anciens liens de solidarité ont presque totalement disparu et où les nouveaux ne sont pas encore apparus. C'est cette absence presque totale de solidarité qui fait le malheur des temps. Un jour, peut-être, le capitalisme apparaîtra comme la phase de déséquilibre qui fut nécessaire à l'humanité pour accomplir le pas qui la fit passer d'une solidarité à l'autre.

Il me paraît indispensable de remarquer que si les primitifs sont nés solidaires et heureux, notre solidarité à nous, et donc notre bonheur, nous devons les construire, les conquérir contre toutes les forces qui ne manqueront pas de s'y opposer mais qui, aujourd'hui, sont les forces du passé même si, au XVI<sup>e</sup>, elles représentaient l'avenir.

De ce point de vue, l'histoire de l'humanité peut se résumer au processus d'individuation de la personne humaine. Processus dont le moteur est l'amour si l'on en croit Shakespeare.

21 juin 1999

do